

Mattia Corrente

La fugue d'Anna

Traduit de l'italien par Jacques Van Schoor

Roman



*Au destin inéluctable des mères qui restent mères pour toujours.
À la mienne. Tu m'as contraint à écrire
pour inventer avec les mots d'autres versions de moi-même,
loin de ton amour implacable.*

UN

Regarde-moi, Anna.

J'ai mis mon jean délavé que tu détestais tant. Combien de fois en as-tu rapiécé les poches, recousu la fermeture éclair, les passants de la ceinture. Pendant que je le boutonnais, je t'ai imaginée dans la cuisine les bras croisés, t'éclaircir la voix en feignant un toussotement. Mais qu'est-ce qu'elle était belle ta toux légère qui se manifestait toujours à point nommé, ta voix qui m'appelait par mon prénom et me surprenait par-derrière dans le séjour !

«Je jure que je le ferai disparaître, aussi vrai que Dieu existe», disais-tu, et moi je l'ôtai sans même essayer de m'opposer. J'aimais tellement te sentir contrariée toujours de la même manière, chaque fois avant d'aller à la messe. Je l'ai enlevé cette fois encore. Ça va, le pantalon vert en velours ?

J'ai repassé la chemise blanche, je l'ai laissée refroidir sur la planche et je suis sorti sur la terrasse avec ma bassine verte, mon rasoir et ma mousse. Je me suis rasé debout, devant le miroir accroché au mur. Puis j'ai attendu.

Anna, mais qu'est-ce que je fais ici, debout, dans l'espoir que d'un moment à l'autre tu viennes me chercher en disant

qu'il est déjà tard, que nous devons partir, qu'après le prêtre ne te confessa pas.

Quelle tristesse, faire semblant que tu es encore là.

Me voici. Le visage propre, la chemise repassée, le pantalon de velours et le borsalino droit sur la tête. Je m'apprête à sortir, mais je reviens sur mes pas.

Je ne l'ai pas nourri depuis deux jours. J'ai juré de le laisser mourir dans son bocal, mais c'est la dernière chose que nous avons achetée ensemble.

Un poisson rouge. Un bocal. Un pot de nourriture déshydratée pour poissons rouges.

J'ai oublié son nom. Et maintenant, ça ne me revient plus, impossible de me souvenir du nom du poisson rouge, pourtant je te jure que j'ai essayé. Je reste là à le fixer comme un idiot pendant qu'il tourne dans sa petite maison ronde et rien, je ne m'en souviens pas.

Mais où es-tu, Anna ?

Depuis que tu as disparu, je commence à oublier. Dans chaque souvenir de nous il n'y a que moi. Toi, tu n'es plus là.

Je pars. Regarde-moi, Anna. Un vieil homme avec une valise, qui part, avec l'espoir de te retrouver.

Je traîne la valise sur le seuil, j'ouvre la porte d'entrée et une rafale de vent soulève mon borsalino et l'envoie valser dans le couloir, près du portemanteau. Je referme la porte, le déclic métallique résonne dans le couloir et le silence de la maison me surprend par-derrière, je le sens pénétrer mon manteau et me serrer les épaules dans une étreinte invisible. Il veut me retenir, m'empêcher de partir. J'ai aimé le silence de cette maison et il m'a aimé en retour, la solitude m'a contraint à me prendre d'affection pour lui. Je reviens sur mes pas, je

me penche, les dents serrées, et je ramasse mon chapeau par terre. Je souffle dessus, je lui donne deux tapes pour le secouer, mon regard tombe sur la cape blanche suspendue au portemanteau. Je froisse une manche entre mes doigts et ferme les yeux. Pourquoi chacune de tes affaires me fait-elle oublier que tu n'es pas là? C'est vraiment ce qu'il se passe. Je ne crois pas que tu n'es pas là. Le temps d'un battement de cils. Je lâche brusquement la manche, comme si je m'étais brûlé les doigts.

Nous sommes le 1^{er} octobre, je rase les murs laiteux des maisons de la via Roma et un vent glacial commence à me suivre jusqu'à la place sous le quai.

On se croirait en décembre, du moins ici à Stromboli.

L'Ossidiana vient d'ouvrir. Calogero allume les lumières des vitrines et moi, comme chaque matin, j'attends sur le seuil qu'il finisse de balayer le sol. Il pose les yeux sur ma valise, lorgne l'horloge murale face au comptoir et abandonne son balai. Il me sert le premier expresso de la journée, derrière lui se trouve l'étagère des alcools avec, bien en vue, une bouteille de sambuca.

« Allongez-le », lui dis-je, désignant la bouteille du menton.

Calogero hausse ses épais sourcils et écarquille les yeux, son expression de stupeur me rappelle ton visage, lorsque nous allions chez le docteur et que je lui demandais si je pouvais boire un petit verre de temps à autre.

Il saisit la bouteille et remplit la petite tasse à ras bord.

« Si ta femme était là, elle me couperait la main.

– Mais elle n'est pas là », je lui rappelle, et j'avale d'un trait, un flot de chaleur descend jusqu'à mon estomac, puis vient l'habituelle brûlure, cet imbroglio de feu dans les viscères des premières beuveries au carnaval, à dix-huit ans, lorsqu'on

dansait dans les garages et que je transpirais ma jeunesse et mon vin.

Mon portable sonne dans la poche intérieure de mon manteau. Je le sors et fixe, désarmé, le nom d'Antonio sur l'écran. C'est le faible gémissement de la sonnerie qui me tire de ma torpeur. Je le remets dans ma poche, il sonne encore.

Calogero pose deux petits verres sur le comptoir, les remplit de sambuca et nous restons en silence à regarder l'hydroglisseur qui ralentit, accoste et éteint ses moteurs.

« Si vous pensez qu'elle est en vie, alors Dieu vous entende. »

Il boit d'une gorgée, je fais de même et lui confie les clefs de notre maison et la vie du poisson rouge.

Aujourd'hui, cela fait un an et un mois.

C'était le soir du 1^{er} septembre, nous avions mangé des *arancini* faits maison pour le dîner, aux bruits de mastication avait succédé le silence tandis que tu débarrassais et chaque chose qui disparaissait de la table semblait obéir à tes mains, comme toujours, attirée par tes doigts effilés, rendus rugueux par l'eau de Javel.

Tu as noué autour de ta taille le tablier rouge qu'Antonio t'avait offert à une fête des Mères. « La cuisine de maman est toujours la meilleure », disait l'inscription en noir sur la poitrine. Lorsque tu as ouvert le robinet de l'évier, je me suis allongé sur le canapé, mon corps exige désormais un sommeil qui ne veut rien entendre. Tu t'es assise à côté de moi, tu m'as caressé le front et la fraîcheur de ta main encore humide m'a réveillé. Puis ta bouche s'est posée sur ma joue ridée mais rasée, comme tu aimes.

« Reste ici, t'ai-je susurré.

– Je ne peux pas, je dois finir la vaisselle », m'as-tu dit d'un filet de voix.

Je t'ai suivie jusqu'à la cuisine de mes yeux bouffis de sommeil. La dernière image de toi, je ne le savais pas.

Je t'ai attendue pendant deux saisons et, chaque jour, j'ai bu mon café sans sucre à cause du diabète, j'ai fait bouillir les légumes à cause de l'acide urique, j'ai renoncé au vin et j'ai laissé les clefs dans la serrure du côté extérieur de la porte. Puis, lorsque le printemps a réchauffé l'air, j'ai raccroché les clefs au mur, je suis sorti acheter un jogging et des baskets et j'ai pris l'habitude de me réveiller à l'aube pour faire de longues marches sur le *lungomare* avec les jeunes en short et tee-shirt qui descendaient du trottoir pour m'éviter. Trois cent soixante-cinq jours et un mois et je suis prêt, la semaine dernière le médecin a dit que je me portais comme un charme.

Combien de choses fait-on par amour, même si l'on n'a plus trente ans. N'est-ce pas étrange, Anna? Précisément maintenant que notre amour a vieilli et que je le croyais en sécurité. C'est le moment que tu choisis pour demander une autre preuve à ce vieil homme?

La rampe qui relie l'hydroglisseur à la terre ferme est glissante, je m'agrippe à la main courante, le jeune homme qui contrôle les billets vient à ma rencontre, attrape ma valise et parcourt avec moi le dernier bout de chemin avant de monter à bord. Je soulève mon borsalino, l'appuie sur ma poitrine et m'assieds à une place quelconque, l'hydroglisseur est à moitié vide, ce n'est plus l'été des touristes, des foules qui se bousculent pour s'emparer d'un siège. Par la fenêtre je vois le mousse larguer le filin, l'homme à terre agiter la main pendant que la mer écume sous la coque, le vacarme des moteurs résonne à travers toute la cabine, une chape de fumée noire entoure l'embarcation et moi, après tant d'années, je quitte

cette île tout seul. Qui sait si toi aussi, lorsque tu es partie, tu as levé les yeux sur le nuage de fumée au-dessus du Stromboli, si tu as repensé aux nuits passées tous les deux sur la terrasse dans l'obscurité, assis sur le petit canapé sous la couverture à regarder les jaillissements de lave illuminer le ciel. Qui sait si tu as eu ne serait-ce qu'un moment d'hésitation, l'instinct de revenir auprès de moi, auprès du jeune homme que tu as épousé en te fiant à une promesse.

Une jeune fille blonde monte à Salina* et, deux rangées devant moi, un bras surgit d'un siège pour lui faire signe. Elle sourit, marche rapidement dans le couloir en se tenant aux appuie-tête, un jeune homme aux cheveux bouclés se lève, l'accueille dans ses bras, la serre contre sa poitrine. Ils restent collés si longtemps que je me lève légèrement pour comprendre ce qu'ils fabriquent. Ils s'enlacent, échangent des baisers rapides et sonores et, s'il se hasarde à se détourner, elle le saisit par le menton pour le rappeler à l'ordre. À un moment, la fille s'aperçoit que je les épie. Je me recroqueville dans mon siège comme un voyeur démasqué et j'enfonce mon borsalino sur mes yeux pendant que les amoureux disparaissent au milieu des sièges jusqu'à Lipari** où, avant de descendre, la fille lisse son tee-shirt sur son jean et remet en ordre sa chevelure blonde avec ses doigts. De son côté, le garçon quitte sa place, se dégourdit les jambes dans le couloir et part à la recherche d'un autre siège au hasard. Il finit dans ma rangée, à deux places de la mienne. De temps

* Île italienne, située dans l'archipel des îles Éoliennes, au nord de la Sicile. (Toutes les notes sont du traducteur.)

** Île italienne, située dans l'archipel des îles Éoliennes, au nord de la Sicile.

à autre, je lui jette un coup d'œil et lui souris sournoisement. Il feint de ne pas me remarquer en collant son visage à son portable.

« De mon temps, il fallait faire ses preuves pour obtenir un baiser, dis-je avec un clin d'œil.

– De votre temps », réplique-t-il en me faisant un clin d'œil à son tour.

Je lui fais signe de s'approcher et, une fois qu'il est à côté de moi, je lui glisse à l'oreille : « Et ce n'étaient pas des baisers comme ceux que vous échangez. Ma femme et moi, c'est à peine si on s'effleurait et il fallait faire vite. Si quelqu'un nous voyait, on risquait des ennuis.

– Voyez-vous ça. Pire qu'en taule », grommelle-t-il, s'affairant encore sur son portable.

Il pianote sur l'écran comme un champion de dactylographie, sans même regarder.

« Bien pire. Nous, on n'avait pas ces ordinateurs de poche que vous utilisez à toute vitesse pour vous dire les choses sans attendre de vous regarder dans les yeux. »

Je souris. J'oublierais presque que j'ai quatre-vingts ans. Je reviens à mon amour qui était une voix, un parfum fort et quantité de lettres pleines de fautes de grammaire, de fleurs, de tourne-disques et de baisers volés sous un mûrier.

« Quel âge as-tu ? »

Il remet son portable dans sa poche. Il me regarde enfin.

« Dix-huit en décembre.

– Ma femme avait ton âge quand je l'ai épousée, j'ai dû la voir une douzaine de fois et puis je l'ai épousée. »

Il réfléchit un temps en fixant ses chaussures.

« Vous, les personnes âgées, vous racontez toutes la même chose. C'est peut-être romantique mais c'est mieux maintenant,

on a la liberté de connaître la personne avant que les ennuis commencent. »

Mon nez laisse échapper un léger grognement.

« Autrefois c'était une seule alliance, et pour toute la vie. »

Nous sommes interrompus par le haut-parleur, nous arrivons à Milazzo*. L'hydroglisseur poursuit sa progression à fleur d'eau, nous filons entre deux ferries, dépassons une vedette des garde-côtes.

« Comment tu t'appelles ? je lui demande.

– Andrea.

– Andrea, donne-moi un coup de main avec ma valise. »

Il y consent avec ce demi-sourire que les jeunes font aux vieux lorsqu'on leur demande de l'aide et qu'on l'obtient, non sans susciter une inévitable compassion.

Nous faisons la queue devant le portelone, nous accostons en titubant un peu et je m'agrippe à son épaule. À peine sommes-nous sortis du port qu'il propose de m'accompagner jusqu'à la gare routière en me soulageant du poids de ma valise. Nous nous saluons d'une poignée de main devant le tableau des horaires. Alors que je sors mes lunettes de la petite poche de ma chemise, il revient.

« Mais vous, qu'est-ce que vous faites ici tout seul sans votre femme ?

– Je la cherche », dis-je, et je désespère parce que malgré mes lunettes sur le nez j'ai du mal à lire, je plisse les yeux sur le tableau, je serais curieux de savoir ce qu'ils gagnent à imprimer des caractères aussi petits.

Andrea fronce les sourcils.

« Dans quel sens ?

* Ville de la province de Messine.

– Dans le sens où elle a disparu et où je la cherche. »

Je m'approche encore du tableau mais rien, je ne parviens pas à déchiffrer quoi que ce soit et je deviens de plus en plus nerveux.

« Dis-moi plutôt ce qui est écrit là, je n'y vois rien.

– Il part dans trente minutes. »

Je l'écoute l'eau à la bouche, de l'autre côté de la rue j'ai repéré un glacier, les gens en sortent avec des cornets géants et moi j'en veux un. Andrea ne se fait pas prier. Il en prend un stracciatella et nutella, et moi un noisette et chocolat. Nous le mangeons sur un banc et je ricane, heureux.

Toi, tu ne supportais pas que je ne fasse pas attention à mon diabète, tu ne m'aurais jamais laissé manger ce cornet.

« Donc votre femme a disparu depuis un an et vous la cherchez seulement maintenant », continue Andrea en grignotant le cornet, avachi sur le banc.

Je lui réponds d'un grognement et m'essuie les lèvres avec la fausse serviette que donnent les glaciers. À peine ai-je le temps de finir que le car allume son moteur.

Andrea reprend la valise et la place dans la soute à bagages.

« Vous êtes vraiment fort, je suis derrière vous.

– Severino, lui dis-je, je m'appelle Severino et ma femme Anna. »

Il acquiesce, puis a l'air absent un instant. Il réfléchit à quelque chose.

« Mais si elle était morte ? »

Je l'envoie promener de la main.

« Évidemment qu'elle n'est pas morte.

– Qu'est-ce que vous en savez ?

– Je le sais, c'est tout. »

Il sourit, la bouche fermée. Les gens s'apprêtent à monter dans le car. Si je ne me dépêche pas, je risque de me retrouver avec une place aux derniers rangs et moi, au fond, je souffre du mal des transports. Andrea me suit jusqu'à la rampe d'entrée.

« Alors merci pour la valise et prends soin de toi, dis-je.

– Et si elle ne veut pas qu'on la trouve ? Si quelqu'un décide de disparaître, il doit bien y avoir une raison, non ? »

Je lui pose une main sur l'épaule. De l'autre, je sors mon portable de ma poche et le lui tends.

« Faisons comme ça, dis-je, enregistre ton numéro dans mes contacts. »

Ses doigts courent sur l'écran, puis il utilise mon portable pour appeler son numéro.

« Faites bien attention, je vous écrirai, dit-il en me rendant mon portable.

– Tu aimes les *arancini* ? je lui demande.

– Vous me posez vraiment la question ?

– Alors quand je la retrouverai, je t'appellerai et tu viendras chez nous. Anna fait les meilleurs *arancini* de toute la Sicile et tu peux amener ta fiancée, si tu n'en as pas déjà changé entre-temps. »

Je monte dans le car le dernier, je paie mon billet et nous nous saluons, moi debout à la recherche d'une place et lui sur la route, le pouce levé.

L'autoroute est une interminable succession de déviations à cause de travaux, dont je crois me souvenir que certains étaient déjà en cours lorsque j'étais jeune. Le soleil se reflète sur la fenêtre, me réchauffant le visage alors que je somnole à côté d'une jeune fille qui serre un sac à dos de voyage contre sa poitrine. Je sursaute, j'écarquille les yeux, sa voix perçante m'a réveillé. Elle est au téléphone, elle en a après sa mère.

« Maman, je ne suis pas encore arrivée que tu me rabâches déjà ton refrain habituel ! Évidemment que je ne reste pas. Je ne retourne pas dans ce trou. » Et elle raccroche brusquement en soupirant. Je regarde dehors par la fenêtre, nous avons laissé l'autoroute derrière nous et gravissons les collines. Il ne reste qu'un arrêt, si elle n'est pas descendue, cela signifie que nous allons au même endroit. Je me lance :

« Vous êtes originaire de Librizzi* ? » Qui sait, c'est peut-être la fille de quelqu'un que je connais.

Elle me répond par un oui poli, ouvre la fermeture éclair de son sac à dos, sort un mouchoir puis se mouche.

« Et de quelle famille êtes-vous ? »

Elle plie le mouchoir, le met dans sa poche et serre de nouveau son sac à dos contre sa poitrine.

« Des Costa. »

Ce nom me dit quelque chose, je lui dis me souvenir d'un Costa apprenti coiffeur dans un salon derrière la mairie.

« C'était mon grand-père.

– Carmine, Carmine Costa », j'ai une illumination et l'impression de le voir là devant moi. Il avait mon âge, c'était un échalas à l'air niais et paisible. Michelangelo, le maître barbier à la moustache en bataille jaunie par le tabac, la serviette blanche sur l'épaule, le rasoir au manche en bois derrière l'oreille, passait sa journée à lui donner des taloches. Il avait appris à faire une seule coupe si bien qu'il y avait un village de têtes toutes similaires : la raie sur le côté, les pattes longues et la mèche en arrière. Melissa – entre-temps nous avons fait les présentations – m'explique qu'il est mort d'un infarctus il y a plus de dix ans, il se coupait les cheveux devant le miroir

* Commune de la province de Messine.

au-dessus du lavabo et s'est effondré sur le sol. Ils l'ont trouvé le peigne encore serré entre les doigts.

« Pauvre homme. » L'image me fait frissonner. « La dernière fois que je suis allé me faire coiffer chez lui, c'était l'année de mon mariage. Il faisait la navette entre le salon et le bar. Il glissait les pourboires dans le jukebox. Il dédiait les chansons d'amour à la fille du boucher. »

Melissa laisse échapper un sourire.

« Margherita, ma grand-mère. » Elle y réfléchit. « C'était en quelle année ?

– 1964.

– Ils se sont mariés l'année d'après », dit-elle, avant de se taire aussitôt.

Son regard me contourne et se perd dans les champs qui enserrent la route et nous accompagnent au pied de la colline. Plus nous approchons, plus elle s'assombrit.

« Ne fais pas attention à ta mère. Les mamans peuvent parfois se montrer égoïstes. Elles ne le font pas exprès, Dieu les met au monde pour protéger leurs enfants et quand arrive le moment pour eux de quitter le nid, elles ne parviennent pas à les laisser partir. »

Melissa acquiesce, et me sourit comme pour me remercier.

Elle désigne de l'index, derrière la vitre, ce coin de maisons toutes ramassées sur le versant de la colline qui fait un clin d'œil aux îles Éoliennes.

« Quand même, regardez comme c'est beau.

– C'est beau », dis-je à mon tour, subjugué par le souvenir. Je transpire presque en repensant au jour de notre mariage.

Le car nous dépose aux portes du village, sur un petit parking sans doute construit récemment. Melissa monte dans une voiture et m'adresse un signe de la main. Je lève la tête

vers la colline, d'ici on aperçoit l'église dans laquelle nous nous sommes mariés, elle veille sur le village depuis le point le plus haut.

Je laisse ma valise à la pension où je loge et me mets en chemin à travers les champs jadis luxuriants, aujourd'hui à l'abandon. La voilà, ma maison. La vieille maison de mon enfance réduite à l'état de ruines. Je voudrais essayer d'entrer mais les ronces l'ont engloutie et le toit a cédé, le toit que mon père avait construit de ses mains en pétrissant terre et boue. Mais le soleil y tape encore, comme autrefois.

Je m'essuie le front avec le mouchoir que tu m'as brodé.

Ce matin du 8 juillet aussi il faisait chaud. Il n'était que six heures et des briques de grès montaient déjà des bouffées de chaleur si intenses que les murs dans la grande pièce où nous dormions entassés – dix frères que tu as tous connus – semblaient suinter la peinture.

« Il te va parfaitement », dit ma mère, avec derrière elle une armée de garçons curieux encore en caleçons. J'avais loué le costume chez le meilleur tailleur du village, avec les chaussures. Il était tout noir, à l'exception d'un mouchoir en soie blanc glissé dans la poche poitrine du veston. Les chaussures aussi étaient noires. Pour être honnête, il me paraissait plus adapté à des funérailles qu'à un mariage. Le nœud de la cravate – noire elle aussi – était l'œuvre de mon père. Chez nous, c'était une coutume : le père de famille s'enfermait à clef dans la chambre à coucher, ouvrait la porte de l'armoire et faisait le nœud devant l'unique miroir de la maison ; puis il sortait, il retirait sa cravate et la cédait à son fils comme s'il s'agissait d'un passage de témoin. Fiore, l'aîné des frères, me passa de la brillantine. Il dévissa le couvercle avec précaution, y plongea les doigts, en recueillit un peu et l'étala entre les paumes en se frottant les

mains. Il me peigna les cheveux en traçant une raie sur le côté gauche de la tête, d'où partait une grosse mèche qui atteignait l'autre côté. Un groupe d'invités arriva. L'église se trouvait à deux kilomètres, nous nous mêmes en chemin tous ensemble : les hommes devant et les femmes derrière. Mon père décida d'abrèger le pèlerinage en prenant un chemin de terre qui coupait à travers les vignobles et les noisetiers. Nous marchâmes sous un soleil cuisant en soulevant des nuages de poussière qui nous accompagnèrent jusqu'aux portes du village, où nous rejoignîmes finalement des routes pavées. Inutile de secouer la poussière avant d'entrer à l'église, la chaleur accablante de juillet nous l'avait collée à la peau comme un second vêtement.

Je sonne la cloche du presbytère. Le prêtre se montre à la fenêtre, puis disparaît et descend m'ouvrir. C'est un homme à la carrure imposante, il vient de déjeuner, une tache de sauce ressort sur son col amidonné. Le père Carmelo me serre la main, soulève sa soutane à la recherche de ses clefs, me dit que l'église principale est désormais fermée depuis longtemps, on ne célèbre plus la messe depuis que la foudre a endommagé le toit. Il m'offre un verre d'eau, me demande d'où je viens, ce qui m'amène au village, et moi, je lui parle de nous, de notre union qui a eu lieu il y a plus de cinquante ans, précisément dans cette église qui, je te le jure, Anna, est demeurée la même. Je ferme les yeux, je marche vers l'autel et le parfum de l'encens, des cierges éteints et du bois des bancs me ramène dans ce jeune corps en sueur, à l'étroit dans un costume de cérémonie.

J'attendis ainsi longtemps. J'attendis debout, dos à l'autel et priant. Ah! si je ne l'avais pas fait. Écoute-moi bien, je n'adressai pas mes espérances au ciel, je ne me dis pas en moi-même : « Dieu, fais qu'elle arrive. » Quelle importance que ce soit la volonté de Dieu ou la mienne? C'est toi que je priais, je

te demandais d'apparaître d'un moment à l'autre en souhaitant que ce ne soit qu'un banal retard.

Ta sœur vint, elle fit le signe de croix, affronta la longue allée la tête basse, embarrassée par les regards des invités pris d'une irrésistible curiosité. Elle me glissa à l'oreille :

« Elle ne veut pas sortir, elle s'est enfermée à clef dans le cabanon. Elle dit qu'elle ne veut plus se marier. »

Mes forces m'abandonnèrent, mes jambes devinrent toutes molles et je m'effondrai assis sur les marches de l'autel, les coudes sur les genoux et les tempes entre les mains.

Le prêtre haussait les épaules. Ma mère, assise au premier rang, agitait son éventail fleuri, les yeux fermés. Je remontai mes jambes de pantalon jusqu'aux mollets, j'inspirai tout l'air que je pouvais et je bondis comme si quelqu'un m'avait donné le coup d'envoi, je me souviens encore du claquement de mes chaussures résonnant au milieu des marbres de la nef.

Une fois sur la place devant l'église, je ralentis ma course. À droite ou à gauche? Quel était le chemin le plus court? À droite! Je laissai derrière moi un quartier après l'autre, et coupai à travers champs : je sautai dans les chemins empierrés des vignobles, passai entre les terres arides et les pâturages verdoyants des Ruffo, m'engageai dans la descente derrière le domaine de Bartolo, le tailleur où tu allais pour apprendre le métier, l'ami de mon père qui me laissait entrer en cachette chez lui pour nous permettre de nous rencontrer. Il faisait le guet à la fenêtre pendant que toi et moi parlions assis de part et d'autre d'une table couverte de tissus et de draps à broder. Je ne me souviens pas de la difficulté de cette course interminable, seulement de sa raison. Tes proches s'étaient réunis devant chez toi. Ton oncle Benito me répéta que tu t'étais enfermée dans le cabanon où ton père gardait, autrefois,

ses fusils de chasse. Personne n'était parvenu à te faire sortir. Je trouvai ma belle-mère assise sur une chaise en paille en train de surveiller la porte d'entrée. Une paire de chaussures blanches sur les cuisses, elle égrenait par cœur un chapelet, le regard perdu dans le vide.

Je ne lui dis pas un mot, elle, en revanche, marmonna quelque chose, mais je n'en ai aucun souvenir. Je t'appelai à plusieurs reprises, approchant l'oreille du bois rugueux de la porte.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici, elle ne t'a pas dit, Nina? Je ne me marie plus. »

Je ne t'implorai pas de m'ouvrir, je voulais simplement savoir pourquoi, ensuite je m'en irais. Il me fallut endurer plusieurs minutes de silence jusqu'à ce que j'entende le verrou coulisser. Ta mère partit en remerciant Dieu et courut prévenir les autres que tu t'étais décidée à ouvrir.

Ta maison n'est plus là, elle a été démolie. Il n'en reste qu'une poignée de pierres entassées que je remets debout pour me souvenir.

« Entre, mais seulement toi », m'ordonnas-tu.

Je poussai le battant, qui grinça. Je franchis l'énorme marche de pierre et la fraîcheur me remit de la fatigue de ma course. Les murs épais tenaient la chaleur étouffante à distance. La pièce était plongée dans une demi-obscurité et dépouillée, il n'y avait qu'une table en noyer pourri – poussée contre un mur – et des outils de travail jetés pêle-mêle dessus. Je te trouvai dans un coin, assise sur un banc en bois rudimentaire. Ta robe de mariée était si longue qu'elle le recouvrait presque entièrement. Un léger faisceau de lumière blanche filtrait par la lucarne du toit et paraissait t'illuminer exprès. Entre tes mains recouvertes de longs gants brodés, tu serrais une photo.

« Mais dans quel état t'es-tu mis ? » t'inquiétas-tu, en m'examinant. J'avais les chaussures recouvertes de terre, le veston froissé, les chevilles griffées par les ronces, et des feuilles de pariétaires collées à mon pantalon.

« Allons-y, Anna », c'était plus une supplique qu'une requête. Tu me fis signe de la main de venir m'asseoir à côté de toi, tu déplaças ta robe pour me faire de la place.

Trahi par la pénombre, je trébuchai dans ton voile blanc qui traînait par terre et tu ris. Je m'assis, me blottissant dans un coin, et mon regard se perdit sur le corset de ta robe. Il était si serré qu'il épousait à la perfection les formes de tes seins, de tes hanches, de ton ventre plat, c'était comme si tu étais nue au-dessus de la taille. Je t'imaginai ainsi.

« Tu me reconnais ? »

Tu désignas les personnes sur la photo. Il y avait ta sœur et toi, petites filles, avec un nœud voyant dans les cheveux et une robe décontractée. Elle était dans les bras de ta mère, toi dans ceux de ton père. Derrière vous, l'habituel fond sépia des photos d'antan.

Il n'était pas facile de te distinguer de Nina, vous êtes jumelles et, souvent, il m'arrivait même à moi de vous confondre, mais je devinai.

« Ça se voit à la lèvre inférieure bombée », dis-je, esquissant un sourire.

Tu pinças les lèvres et tes yeux verts se remplirent de larmes. Tu ne portais pas le moindre maquillage, tu étais si authentique dans ces pleurs retenus à grand-peine que je me sentis coupable de ne pas avoir pleuré avec toi.

Je te soulevai le menton de ma main. Je me reflétais dans tes yeux brillants.

« Si tu m'épouses, je ne te laisserai jamais seule. » Je t'en fis la promesse.

Tu secouas la tête.

«Le premier amour d'une fille, c'est son père», murmuras-tu, caressant les traits de son visage sur la photo.

Nous n'en avions jamais parlé mais j'étais au courant, tout le monde au village connaissait l'histoire de Peppe. Un matin de septembre, il avait disparu dans la nature et n'était plus jamais revenu. Tu n'avais que treize ans. Je t'embrassai en te promettant que nous serions amoureux et qu'avec moi tu serais heureuse. Tu reposas la photo sur la table, au milieu de l'équipement de chasse, à côté de la petite balance qu'il utilisait pour doser la poudre. Tu étais encore sans voile. Je t'admirai pleinement comme on le fait d'une épouse qui est son épouse.

Tu repoussas tes longs cheveux derrière tes oreilles. Je te saisis la main et entrepris de faire un pas vers la porte, mais ce fut comme essayer de traîner un roc.

«Anna, je ne sors pas d'ici sans toi, te dis-je, en entrelaçant mes doigts aux tiens.

– Moi je serai malheureuse toute ma vie, même si tu es auprès de moi», et te libérant de ma main tu sortis la première du cabanon, me laissant derrière. Depuis lors, je n'ai jamais cessé de demeurer derrière toi.

Nous nous dirigeâmes bras dessus, bras dessous jusqu'à l'église. Je ne pris jamais au sérieux tes derniers mots dans cette baraque en pierre. Je te voulais et c'est tout. J'étais ton premier homme et je serais le dernier.

Toi, en revanche, tu avais déjà décidé qu'aucune forme d'amour ne te suffirait. Tu te nourrirais de manque.

Je l'ai compris tard, Anna, qu'il existe des personnes faites pour le bonheur et d'autres qui refusent de s'y livrer. Et toi, parmi cette seconde espèce, tu étais la plus courageuse de toutes.

Je parcours l'allée envahie de mauvaises herbes, de grappes de bougainvilliers qui font s'écrouler les murs en pierres sèches et débordent dans la rue comme des fontaines, je marche sur un tapis de feuilles sèches, qui craquent sous les semelles de mes chaussures, font le bruit des choses brisées que l'on ne peut réparer. La terre qui t'a élevée semble vouloir me dire cela. Alors je ralentis, je continue à grandes enjambées, j'avance souple et léger parce que je ne veux plus l'écouter. Je monte les marches englouties par la mousse, traverse la cour en progressant au milieu des ruines du cabanon et reviens finalement là où je suis venu te chercher.

Tout alentour est herbe drue et haute, j'avance en piétinant des pariétaires, des orties, évite des feuillages de fenouils sauvages en fleur qui libèrent un intense parfum d'anis. Deux oliviers desséchés et dépouillés gardent les décombres. Un battant de la porte d'entrée repose sur un buisson de marguerites jaunes que tu aimes tant. Tu les cueillais toujours. Elles ont des pétales délicats, le mauvais temps les tue, je les mets dans un vase, pour la beauté, disais-tu. Combien de marguerites écrasées, quelques-unes se faufilent encore par les trous du bois pourri. Je cueille une fleur, la mets à la boutonnière sur ma poitrine, et franchis les restes de la porte en m'imaginant entrer et te trouver assise sur le banc. Au lieu de quoi, ce sont des pierres recouvertes de mousse, des tables en bois tenant par des clous rouillés et une nuée de mouches qui bourdonnent autour de la carcasse d'un chat.

Tout à coup, j'entends des sifflements dans le lointain, des beuglements de paysan et l'aboiement frénétique d'un chien. Je regarde alentour, derrière moi un homme se fraie un chemin avec un bâton, accompagné d'un bâtard à poil long et gris.

« Qui est là ? » crie-t-il.

Le chien me rejoint, flaire mes chaussures, mes chevilles, il a un regard docile, mais alors que je tends la main pour le caresser son maître le rappelle d'un sifflement. L'homme m'étudie de ses yeux enfoncés, le visage ravagé par le soleil et luisant de sueur, le cou enveloppé dans une écharpe rouge.

« Dieu vous bénisse, dis-je.

– Dieu vous bénisse. »

Il serre les dents, se cramponne à son bâton, sa marche dans les broussailles l'a fatigué. Je sors mon portefeuille de la poche de mon pantalon, prends ta photo et la lui montre.

« Je cherche ma femme, vous ne l'auriez pas vue par hasard? »

Il penche son visage vers la photo et plisse les yeux.

« Elle ressemble à la défunte Serafina », et il pointe le *casolare** de son bâton. « Ils habitaient là, autrefois.

– C'est sa fille, vous l'avez vue dans les parages? »

L'homme secoue la tête.

« Cette terre est abandonnée désormais, plus personne ne vient l'entretenir. »

Il propose de me ramener au village, nous remontons sur la route, où nous attend un triporteur Ape bleu. Le chien saute dans le caisson alors que nous nous serrons dans la petite cabine qui sent le moût de raisin et l'herbe fraîchement fauchée. En chemin, il me montre son domaine qui borde le tien, un lit de semence au pied d'une colline parsemée d'éoliennes hautes comme des gratte-ciel.

« Les monstres », comme il les appelle, il dit que les jours de vent fort, il a peur que les pales se détachent et atterrissent dans son champ de blé. Je passe le bras par la fenêtre, je m'imagine

* Maison de paysans dans les campagnes italiennes.

arracher une poignée d'épis ; enfant, j'adorais les frotter entre mes mains et compter les grains. Mon père m'enseignait ainsi les mathématiques, au milieu des champs.

Soudain, le triporteur commence à hoqueter, le moteur n'a plus d'essence et s'éteint. Nous descendons. Le chien saute au-dehors, remue la queue, renifle alentour pendant que le paysan va chercher le bidon à l'arrière et peste lorsqu'il découvre qu'il est vide. Nous nous mettons en chemin à pied sur ses terres, parcourons un sentier aplani par la chenille d'un tracteur, sous le chaud soleil de midi et un ciel rayé de nuages longs et légers.

Nous ouvrons tout grand les portes de la grange, la lumière illumine la récolte entassée, dans l'air flottent une poussière dorée et le parfum de mes journées d'enfance.

Pendant qu'il remplit le bidon en transvasant l'essence depuis une barrique en métal, je ferme les yeux et redeviens un gamin, je marche vers le tas et me couche dessus, je nage avec les bras parmi les grains, les jambes étendues et écartées, le dos réchauffé par la tiédeur du matelas moelleux, doré et accueillant. J'entends au loin le tintement des vaches qui paissent, les sifflements de mon père, sa voix qui me cherche au milieu des champs et moi, caché, silencieux. Jusqu'au soir.

Je sens la force de la jeunesse qui revient, la force avec laquelle je combattais les monstres dans mes rêves d'enfant, je les vainquais le matin dans un bain de sueur et d'adrénaline. Et la fraîcheur des compresses de vinaigre de ma mère sur le front, lorsque la fièvre m'assaillait et que je donnais des coups de pied, furieux, en proie à des hallucinations. Le désir incontrôlable de glisser les mains dans la braise ardente de l'âtre, de marcher en équilibre sur les flancs des ravins, de prendre de l'élan, d'ouvrir les bras et de me jeter dans le vide depuis les

escarpements, de plonger dans les abysses de la mer pour ne plus remonter à la surface.

Enfant, je croyais être le seul être humain qui puisse ne jamais mourir. À présent, dans le tas de grain, rien ne me fait peur, pas même la solitude, le fait que tu ne sois pas là ou que je te cherche.

Le paysan me regarde, perplexe, le bidon à la main, et tout à coup je redeviens vieux, avec mes vêtements couverts de poussière et un voyage à poursuivre.